

**Maxime ROVÈRE**  
**LE MAL EN FACE**  
**CHAMPS ESSAIS, Paris, 2025**

Si Maxime Rovère annonce que les « *trois plus grandes terreurs de l'être humain* » sont « *souffrir, dépendre, mourir* » il ne va traiter ici que de la première et de la troisième de ces peurs, celles liées à la souffrance et à la mort. J'aurais bien voulu qu'il nous en dise davantage sur les frayeurs qu'engendre la dépendance, même si, en arrière-plan, sa vision très systémique, intersubjective<sup>1</sup>, de la plainte implique une co-dépendance entre humains, et aussi avec tous les éléments qui composent le monde.

La plainte semble tenir, dans la philosophie de Maxime Rovère, la même place que le visage dans celle de Levinas : celle d'un appel. Toute souffrance divise le sujet, entre un élément objectivé, la souffrance elle-même qui échappe à la volonté, et une face subjective, le vécu qui le confronte à son impuissance. La plainte alors devient appel à la compassion et à l'action d'un autre, humain présent, ou divin halluciné supposé tout puissant. Maxime Rovère présuppose donc que toute plainte est demande, et, de mon point de vue, ne souligne pas suffisamment que l'impuissance qu'elle exprime peut aussi correspondre à une absence d'espoir de la voir disparaître, surtout si toutes les tentatives se sont révélées inefficaces. Par contre il souligne que cette plainte se révèle « *le point névralgique d'un système qui s'étend loin au-delà du seul individu* » (p 62), c'est-à-dire qu'une douleur ne se limite jamais à une personne, mais qu'elle diffuse et touche tous ceux qui l'entoure, amis comme simples témoins.

Maxime Rovère rapproche *donner* un soin et *prendre* soin des deux dimensions du soigner : soin objectif, technique, donné avec l'espoir d'un soulagement, et dimension subjective, faite d'attention, qui peut impliquer toutes les formes de l'amour de l'autre, mais qui ne peut être prescrite (ni mise en conformité avec des procédures ai-je envie d'ajouter). Il décrit un processus de subjectivation qui ressemble fort à l'affirmation de la problématique reconnaissance/sécurité que je mets moi-aussi au centre de la construction de l'identité : « *Tout sujet est le produit d'une affirmation définie par un double mouvement. Il consiste pour chacun à assurer son autonomie en insistant sur sa singularité et sur sa différence avec ses semblables et simultanément à affirmer son appartenance fondée sur sa place dans un ensemble.* » (p 84-85)

Le troisième chapitre s'intéresse à l'impossible question de la mort. Difficile car depuis toujours il semble que la majorité des humains ont pensé un au-delà, une vie après la mort. Mythes et rites funéraires sont là pour le prouver. Maxime Rovère impute à Épicure l'invention de la mort comme néant. Paradoxalement, en voulant lutter contre la peur de la mort, n'a-t-il pas en effet affirmé « *la mort n'est rien pour nous* » (p 102) puisque « *quand nous sommes, la mort n'est pas présente ; et quand la mort est présente, alors nous ne sommes pas. Elle n'est donc ni pour les vivants ni pour ceux qui sont morts, étant donné précisément qu'elle n'est rien pour les premiers et que les seconds ne sont plus.* » (p 115), faisant ainsi de la mort un néant absolu... et, du coup, pouvant augmenter sa peur plutôt que l'apaiser. Son raisonnement repose sur le principe de non contradiction, un principe que remet en cause l'approche systémique, qui remplace le *ou* par le *et*. Cela veut-il dire que les systémiciens doivent croire à une vie après la mort ? Je ne pense pas. Mais ils doivent prendre en compte que les vivants pensent la mort, je dirais plus volontiers la perte, comme fondamentale dans la construction d'un sens à partir justement de l'ignorance de cet après, juste pendant de notre ignorance sur l'avant. Pourquoi *où étions-nous avant de naître ?* ne nous préoccupe-t-il pas autant que *où serons-nous quand nous ne serons plus ?* mystère ! le mystère de la mort, comme celui de l'amour nous dit Maxime Rovère, c'est que « *rien de ce qu'on en dit ne saurait l'épuiser.* » (p 142)

---

<sup>1</sup> Sur wikipédia, Maxime Rovère se présente comme construisant une « philosophie interactionnelle ». Il me semble aller plus loin que l'interaction en tenant compte des systèmes au sein desquels ces interactions ont lieu. Ces dernières représentent l'aspect clinique des actes eux-mêmes, le système étant le contexte dans lequel ils se réalisent.